

# Edgar Morin, un drôle d'oiseau...

Dane Cuypers

danecuypers@yahoo.fr

Il est celui qui m'a le plus marquée : travail acharné, exaltation, panique, plaisir, re-travail acharné, chaos, découragement, construction, effort, plaisir... je suis passée par toutes les étapes classiques pendant ces quelques années où, vaille que vaille, je rédigeais chaque mois une longue interview pour *L'Actualité des religions* ; mais avec Edgar Morin ce fut du force 13... Son regard étincelant d'intelligence, qui reste le même au grand âge, sa moue sceptique, amusée, quoique tendre, sa voix bien timbrée, chaleureuse, quoique légèrement métallique, ne m'ont plus jamais vraiment quittée après l'entretien. Je le croisais sur mon écran de télé chez Taddei ou dans les pages du *Monde* et, parfois, dans la foulée, je lui envoyais un mail qui ne demandait pas de réponse. Il répondait, parfois. Il faisait partie de mes références. Et de mes fiertés aussi. J'avais interviewé Edgar Morin. Oui !

Un souvenir vivant. Grands dieux, tellement vivant.

Je suis au café des Phares place de la Bastille. En avance. Très. Mon sac chargé de docs pèse lourd. Pourquoi tout ce fatras ? Je compte faire quoi ? lui réciter mes notes ? J'ai mon grand bloc avec mes questions, au moins ? oui je l'ai. Je les relis ? Non. Je n'en peux plus. J'ai mal au ventre. Un peu. Comment est-ce que je vais m'en sortir ? Bien, naturellement. Je suis bétonnée. J'ai tout lu. Enfin non. Pas *La Méthode*, la fameuse pensée complexe, son grand-œuvre. Mais j'ai lu sur *La Méthode* ; c'est bon, ça va. Déjà, j'en sais trop : même pas la peine que je le vois. Non je déconne... Un café allongé, oui merci. J'irai me laver les dents aux toilettes après, avant. Bref.

Il faisait doux. C'était l'automne 1999.

J'ai hâte que l'heure arrive maintenant. Je suis dans une telle tension. Fin prête : tout est dans ma tête ; il n'y a plus que ça dans ma tête : ce qu'a écrit Edgar Morin. Ce bonhomme m'a complètement envahie : plus d'enfants, plus de problèmes, plus de projets, plus de souvenirs. EDGAR MORIN ICI ET MAINTENANT.

Un immeuble rue Saint-Claude. Je sonne. Une petite dame m'ouvre. Elle me demande de mettre des patins ! NON, je ne peux pas entrer dans le bureau du philosophe Edgar Morin (ne pas oublier qu'il a horreur qu'on le qualifie de sociologue) en glissant à pas menus et tremblants, sur des patins. Je dis à la petite dame que je vais rester en chaussettes. Drôle de début : ça calme sur le grand homme. Je vais peut-être enfin pouvoir me détendre. Je commence à être excitée de bonne façon, j'ai vraiment envie de commencer, je ne peux plus attendre. La petite dame m'ouvre une porte.

Tout petit bureau et fantastique foutoir. Une photocopieuse ou bien est-ce un fax ou une imprimante ? crache des feuilles. Il est là, petit lui aussi, la vivacité du regard, la lippe entre fatigue et sourire. Je m'assois. Il s'excuse pour le fouillis. Mais non je vous en prie d'ailleurs moi aussi... ferme ta gueule, on s'en fout de ta life ! Première question : trop longue trop longue, tu n'as pas besoin de lui raconter son passé, il le connaît... mais il faut bien que je lui montre que j'ai travaillé comme une malade, que je possède mon sujet ... Il répond. Gentiment. Un peu convenu. Il paraît s'ennuyer. La mayonnaise ne prend pas. Je réunis mon courage et je l'interromps par une autre question. Il s'y met avec un peu plus de conviction. On continue. C'est bien, mais livresque. Je sais tout ça. Il ne me donne rien de plus, rien de lui, le Edgar Morin d'aujourd'hui, de l'instant présent ;

ça ne va pas le faire. Je l'interromps à nouveau : « Je ne vous ai pas demandé combien de temps vous m'accordez ? (grosse erreur ma chérie) - Encore vingt vingt-cinq minutes au plus. » Mais Edgar Morin vous ne pouvez pas me faire ça ! C'est une interview de cinq pages que je dois faire... » Disant ces mots, je suis au bord des larmes, ou je fais semblant je ne sais plus. En tout cas ça paye. Une compréhension apitoyée éclaire ses yeux : D'accord d'accord ... écoutez, vous reviendrez demain ! ça vous va ? Et comment que ça me va ! Est-ce que j'ai repotassé toute la soirée ? je ne sais plus. Une chose est sûre : le roi n'est pas mon cousin.

Le lendemain dans le métro, évidemment en avance, je m'arrête pour écouter un chanteur. A la Bastille, le Génie me sourit. Pas de café, direct rue Saint-Claude. Je monte, je sonne. Je regarde le paillason décoré d'un chat je crois bien (je rappelle que j'ai perdu mes notes dans un déménagement alors que j'avais consigné ce genre de détail avec la ferveur de Moïse transcrivant la parole divine). Tout en sortant de mon sac bloc et magnéto, je lui parle du chanteur du métro. Il démarre illico. Son père chantait tout le temps. Lui-même adore chanter ! Quel genre ? Léo Ferré, Brel, des chansons de Prévert et Kosma, des chants révolutionnaires. Et des chansons sentimentales : il adore ça ! Quoi par exemple ? Il me donne le titre d'une chanson d'un film, *Un soir de rafle*. « Chantez-la moi ! (j'ai largement dépassé le stade de l'inhibition) - Non ! - Oh si ! » Il se lance... Je jubile : ça y est, je la tiens, l'interview.

Quelques années plus tard, je ne me souviens pas du prétexte, j'écrirai à son propos sur mon blog et je lui reparlerai, dans le mail où je l'en informe, de la fameuse chanson. Il me répondra :

Eh ben c'est drôlement gentil votre mail et votre blog

Je vous rechanterai :

*C n'est que le chant d'un marin qui le soir  
Le fredonnait à son bord en quittant le port  
Ce n'est que le chant d'un matin plein d'espoir  
Souvenir des jours heureux fredonnés à deux*

*Si l'on ne s'était pas connus  
Jamais nos coeurs  
Jamais nos lèvres  
Non jamais n'auraient rien su  
Du souvenir de nos heures de fièvre  
Je n'aurai pas quand je te vois  
Ce petit tremblement d'émoi  
Tu n'aurais pas lorsque je pars  
Besoin de revoir mon regard  
L'amour ne serait pas venu  
Si l'on ne s'était pas connus !*

Après l'intermède musical, l'entretien roule, de plus en plus vite, de plus en plus précis, clair, complexe cela va de soi, et personnel. Une fois de plus je constate la faculté de rebondir et d'aller plus loin que me donne la connaissance que j'ai de mon patient, de ce qu'il a dit, écrit, réalisé. C'est son œuvre qui m'intéresse bien sûr et que mes questions veulent donner à voir, mais plus encore c'est lui. Lui, par exemple, aux Etats-Unis, au moment où il eut l'intuition, l'insight, de sa *Méthode*. J'aimerais passer plus de temps, en faire presque une petite nouvelle. Où était-il exactement ? Quelle température?

Comment était-il habillé ? Avait-il faim ? En avait-il rêvé la nuit précédente ? (Je le saurai en partie en lisant pour la rédaction d'un chapitre de *Journal de Californie* que j'avais à l'époque écarté). Mais là ce n'est pas possible. Il faut avancer, balayer large. Comme un phare : pas le temps de traîner sur ce petit rocher recélant peut-être un trésor ; il faut que le lecteur, qui le connaissait mal ou peu, ait découvert à la fin de l'article les multiples facettes de cet homme hors norme. A un moment, nous sommes dans une belle euphorie partagée et ,c'est l'heure de l'apéro sans doute, il sort je ne sais quelle bouteille, peut-être de tequila.

Je suis en même temps en apnée profonde et hors de moi-même, réceptive comme une éponge et branchée sur du mille volts. Empathie absolue. Pendant deux heures, ce philosophe qui est assis en face de moi, derrière son bureau, avec ses mimiques, ses gestes, ses mots qui maintenant dévalent de plus en plus vite, s'empiètent même les uns sur les autres, avec ses digressions passionnantes mais qui me font trembler - qu'il ne perde pas le fil mon Dieu ! – la parole de cet homme constitue l'unique chose qui m'intéresse au monde. C'est effrayant ? Oui ça l'est.

Parallèlement, je suis bien consciente de le pomper, de le vider (provisoirement mais quand même) de sa substantifique moelle ; et c'est moi qui, deux heures plus tard, par décence ? délicatesse ? raison ? respect ? trop de prudence ? mets fin à l'entretien. Il soupire ! Oui, il faut arrêter, il m'a beaucoup donné. Il est épuisé –ça je ne suis pas sûre qu'il le dise mais je le vois. Il me semble que c'est le moment où il me parle de sa réforme de vie. J'y reviendrai.

Je le quitte. Je suis aussi fatiguée qu'après un accouchement. C'est ridicule mais c'est vrai. Je travaillerai beaucoup pour rendre sa voix, sa personnalité, sa complexité, sa simplicité, son humanité. Il me félicitera.

Dans les années qui suivent je le réinterviewrai deux fois, dont une pour *Le Livre de l'essentiel* (Albin Michel). C'est en 2005. Je l'appelle, pas très sûre de moi, il devient une telle vedette. Je lui dis qu'il n'est pas obligé ... que je comprends bien ... Il s'exclame : « Bien sûr que oui, ! pourquoi je dirais non à ma meilleure intervieweuse ? » Je suis folle de joie toute la journée.

Je repensai à tout ça en fouillant mes cartons pour retrouver l'énorme dossier, marqué au feutre noir, je m'en souviens bien, EDGAR MORIN. Rien, définitivement rien. Je décidai de renoncer. En vain, je l'ai dit. Car ce projet de faire un livre sur ce que j'appelle pompeusement, ou naïvement, mes « grandes interviews » refuse obstinément de disparaître - alors que, sans tergiverser, j'ai effacé de mon disque dur mental d'autres entreprises d'écriture bien plus avancées et que des circonstances empêchaient d'advenir. C'est un livre de Christiane Singer, je l'ai raconté dans le chapitre précédent, qui m'ouvrira les portes, me poussera irrésistiblement à y aller... Pour commencer, replonger dans ses livres. Ou plutôt, d'abord, lire *Mon chemin*, les entretiens avec Djénane Karez Tager paru en 2008 chez Fayard. Mis de côté, pas ouvert. Par pure jalousie. Je le lis donc. C'est bien. Très bien. Allons, c'est même excellent. Bémol : l'excellence n'est pas un tel exploit avec un tel interlocuteur. Et, avançant sur ce « chemin », (le titre vient d'une des citations préférées de Morin, d'Antonio Machado « *Cheminant, il n'y a pas de chemin, le chemin se fait en marchant...* », je constate que bien des choses dans mon interview ne sont pas présentes ou pas assez développées. A commencer par le traumatisme déterminant de la disparition de Luna, sa mère. De la mort de sa mère – il avait neuf ans - découle entre autres sa haine du mensonge ; il le raconte dans plusieurs livres : on lui a menti, laissé croire qu'elle reviendrait. En découle aussi un sentiment de culpabilité diffus. Sa tante, qui l'élève, dit un jour devant l'enfant :

« *Il ne faut pas faire de chagrin aux parents, tante Lunica en est morte.* » En découle encore, et surtout, une attente sans fin du retour de Luna. Cette attente ne serait pas sans lien avec son entrée au parti communiste : « *J'ai toujours attendu quelque chose d'inespéré (...) quand le téléphone sonnait, j'attendais une annonce merveilleuse* ». « *Elle a peut-être réveillé en moi une dimension mystique qui pourrait relever du messianisme.* » .

J'ai aussi envie de m'attarder sur ses années avec le « groupe de la rue Saint-Benoit ». On est en 1946. Avec sa femme Violette, il rentre d'Allemagne où il occupait des fonctions officielles pour le gouvernement français. Il a connu l'écrivain Dionys Mascolo pendant la Résistance et la compagne de celui-ci, Marguerite Duras. Duras va l'héberger, avec Violette, au 5 rue Saint-Benoît au coeur de Saint Germain des Prés, le café de Flore d'un côté, la librairie de La Hune de l'autre. Dans *Mes démons*, il écrit : « (...) *j'eus le bonheur de vivre au sein d'une petite patrie d'amitié, le « groupe de la rue Saint-Benoît, chez Marguerite Duras, auprès de Dyonos Mascolo et de Robert Antelme (...) il s'était constitué un bouillon de culture à température d'ébullition, avec discussions interminables, violentes et fraternelles, échanges d'idées sur tous les grands problèmes et sur tous les petits riens, rencontres fabuleuses avec des êtres mythiques, devenant présences amicales comme Camus, Queneau, Merleau-Ponty.* » Et sur Duras, plus précisément, cette fois dans *Mon Paris, ma mémoire*, il a ces mots : « *Marguerite est reine des abeilles et fée du logis. Elle est totalement femme : cuisinière, maitresse de maison, écrivain et aussi beauté fatale (...) Nous étions fort attirés l'un par l'autre, et, durant nos fêtes dansantes, ses doigts m'ouvraient la braguette (...) Quoique Marguerite fit beaucoup de conquêtes dès cette époque et que son tableau de chasse fût abondamment rempli, elle me reprocha sur le tard de n'avoir pas couché avec elle (Et, non moins sur le tard, Dionys lui rétorqua : » *Mais, Marguerite, nous avons tous couché avec Edgar !* » *C'est le mot d'amitié qui m'a le plus ému*).*

*Paris ma mémoire*, paru en 2013 chez Fayard, est un livre délicieux qui vaut une parenthèse. Un livre pour découvrir Paris, et d'abord un Paname disparu, avec les yeux d'Edgar Morin, avec ce regard-là, un regard pertinent, pointu, passionné, pour traverser les quartiers et les années avec lui, pour rencontrer ou mieux connaître ce jeune homme de 90 ans passés. Le récit de sa vie intellectuelle, amoureuse et politique, récit riche, précis, tendre, drôle, suit ses tribulations dans la capitale, à travers ses déménagements, depuis le pied de la Butte Montmartre où il naît en 1921, le quartier Ménilmontant, où il vit sa jeunesse populaire et poétique, en passant par le Marais, la Place d'Italie, et aujourd'hui Montparnasse. De son appartement rue Notre Dame des Champs, où il s'est installé en 2010, il voit Le Lucernaire. Sa cantine est à La Rotonde au carrefour Montparnasse/Raspail, la brasserie où subsistent sur les murs le souvenir de Modigliani. La Rotonde, en face du Dôme, La Coupole, pas loin, avec les silhouettes de Beauvoir, Sartre, et tous les autres. « *Dionys m'a fait découvrir le surréalisme, la dernière grande révélation de ma vie, dont j'ai incorporé le message selon lequel la poésie doit être non seulement écrite, mais aussi vécue. Je vais connaître – en 1954 je crois – André Breton dont la présence était poésie. Je vivais des journées de café* » (Cette phrase me comble ! moi la coureuse de bistros, seuls endroits où je peux écrire, avoir une conversation sérieuse, réfléchir... Comme m'avait comblée des propos de Nathalie Sarraute racontant qu'elle ne pouvait écrire que dans les cafés, où tous les sens étant comblés, on pouvait enfin se concentrer sur l'écriture).

Est-ce dû à cet exceptionnel bain poétique ? En tout cas la poésie telle qu'Edgar Morin l'entend est à prendre au sens à la fois le plus quotidien et le plus fort. Une poésie incarnée, sensuelle qui donne accès à un état second, extatique, voire mystique. Extase est un mot qui revient très souvent sous sa plume, à propos par exemple de la libération de Paris, de mai 68, mais aussi un moment amoureux, un très bon vin, un oiseau sur une fenêtre... Il est très proche en cela de Philippe Sollers - je ne sais pas si ce rapprochement fera bondir les deux écrivains mais il est justifié : tous les deux mettent cette poésie-là au cœur de leur vie. La poésie irrigue l'écriture d'Edgar Morin, fait que le propos théorique, ardu, est soudain émollié, éclairé, par un pas de côté, une incise, une ouverture.

J'en étais là de mes lectures et de mes prises de note, quand, l'été 2013, je suis partie une dizaine de jours à Madère avec, dans ma valise, outre ma plus belle mise, *Le journal de Californie* daté de 1969 que, je l'ai dit, je n'avais pas lu en 1999. Sur le plan de la luxuriance des sensations - les siennes dans un institut de recherche (*Salk institute for biological studies à San Diego*), les miennes dans l'île qu'adorait Churchill - l'osmose est parfaite... C'est dans ce Journal que je trouve le fameux moment créateur où le philosophe a la révélation de sa théorie de la complexité. Plus qu'un « Euréka j'ai trouvé », c'est une découverte progressive confortée à chaque séance de travail. « (...) en découvrant non seulement le continent inconnu de la nouvelle biologie, mais la problématique fondamentale qu'elle fait émerger, je me trouve soudain sur la plaque tournante de ma vraie recherche. Cette recherche je la mène au Salk Institute, en toute liberté, dans la tranquillité, le silence (...) Il n'y a pas de bruits qui m'empêchent d'écouter les voix que j'appelle (...) L'information que j'acquiers opère restructurations et déstructurations dans mon système d'idées. Des pans entiers de muraille s'effondrent et cela permet l'irruption de ce qui était contenu par la muraille, l'inconnu (...) » Et, tout compte fait, très proche de l'eureka, il écrit : « (...) Il me manquait le chaînon, que dis-je, la clé de voûte biotique ! Quel moment extraordinaire, décisif, pour moi. Me voici au centre de gravité, au centre de mes gravitations intellectuelles. »

Des gravitations qui ne l'empêchent pas de se précipiter tous les jours devant sa télé pour suivre l'épisode de *Sar Trek*, fidèle à son addiction revendiquée aux images et à la culture populaire : « *La culture populaire de Ménilmontant est resté en moi. La culture majuscule sur laquelle j'ai ensuite débouché a recouvert ma culture populaire, mais ne l'a pas détruite.* »

C'est dans ce même *Journal* que s'éclaire vraiment pour moi ce qui restait le mystère de sa mère. J'ai dit qu'il n'avait jamais cessé de l'attendre. Eh bien si : cet espoir délétère prend fin, pendant ce même séjour en Californie. Déclenché par la venue de son père, resurgit un rêve d'enfance enfoui où Luna revient. Emergeant du rêve, il éclate en sanglots. Au matin il a compris « *qu'à l'âge de quarante-huit ans, et avec une constance formidable, quelque chose d'élémentaire en moi s'accrochait encore à l'espoir du retour de ma mère, et que ce quelque chose était malade chaque fois que je voyais mon père. (...) Je le savais maintenant, elle ne reviendrait pas, et ce « elle ne reviendrait pas » m'apportait l'ultime douleur en même temps qu'enfin le véritable apaisement.* » Dès lors, la félicité californienne ne connaît plus de freins « (...) je suis sur les lieux où fermente ce qui m'importe le plus au monde ; logé, nourri, entretenu comme un coq en pâte pour précisément revenir à moi-même et m'ouvrir sur le monde. »

Ce qui est passionnant dans ce *Journal de Californie* et dans d'autres Journaux comme *Le Journal de Sisyphe* (année 1994, Le Seuil) c'est, pour le dire de façon un peu cuistre, de suivre le processus d'écriture du chercheur. En gros : prise de notes sur papier libre,

puis classement par thèmes, les reliant et les séparant, pour composer ensuite des chapitres. « *Mes notes s'accumulent, buissonnantes, avec un centre de gravité sur socio-biologie* » écrit-il, encore dans *Le Journal de Californie*. Il fait remonter cette façon de s'y prendre à *L'Homme et la mort* qui, dit-il, est son livre le plus significatif, celui qui inaugure la pensée complexe. Il a 28 ans quand, pour ce faire, il passe deux ans à la Bibliothèque nationale. Une vie quasi monacale : lecture, notes, casse-croûte, clope. « *Je prenais des notes sans arrêt et je me suis forgé là ma façon de traiter un problème en les ventilant, en les rassemblant, en réunissant les éléments venant des disciplines séparées pour les articuler et finalement traiter le problème dans son unité et sa diversité.* » Sans modestie aucune, je me dis que je m'y prends de la même façon : je relis toutes mes notes sur Morin et je coupe et colle et recoupe et construis... juxtaposition, fusion, correspondance...

Ne pas croire que tout cela soit chose facile même pour Edgar Morin. A San Diego, avant l'éblouissement, Il avance à tâtons pour organiser, structurer son étude. « *Désespérerai d'y arriver un jour si « je n'avais le souvenir d'avoir déjà connu les mêmes souffrances, les mêmes doutes chaque fois que je me suis lancé dans un travail (...)* » Et puis, il y a ces matins où rien ne vient – car bien sûr on n'est pas toujours dans l'éden américain : « *journée encrassée par toutes les choses en souffrance. Je renonce à déblayer et décide de mettre au propre mes notes de Davos. Ecrire me redonne un peu de sève, allège mon sentiment d'inutilité, de futilité : cela me fait un peu oublier la tour de Babioles dans laquelle je suis enfermé.* » (*Journal de Sisyphe* – 1994) Ou bien dans le même journal : « *Ecrire, rédiger : drogue que l'on sécrète soi-même, évasion au fond de soi-même.* » Morin est un écrivain. L'affirmation peut sembler évidente, mais elle ne l'est pas : l'amoureux des mots et de la musique des phrases disparaît derrière la pensée. Et pourtant la plume est là. En guise d'illustration (mais il y en aurait mille autres) ces lignes écrites dans la splendeur californienne encore : d'un hélicoptère il voit « *toutes blanches d'ensoleillement deux baleines amoureuses et heureuses (...)* C'est une fabuleuse danse d'amour, dans « *la mer mêlée au soleil* » (une des citations préférées de Sollers...).

Ce matin, rédigeant le chapitre, je suis dans ces zones molles, « *à mes plus basses eaux* » dirait joliment notre homme, où l'écriture n'est pas de source. Couchée trop tard, avec, en ouvrant les yeux, une « tristesse hépatique », toujours du Morin pur jus ! Et un sentiment de mécontentement de moi. Je ne repense pas avec plaisir à mon attitude hier à cette soirée projection-débat sur un sujet qui me tient à cœur, le Cambodge. Oh rien de grave. Simplement l'impression de m'être servie d'une noble cause (la condition des ouvrières du textile en Asie) pour me vendre, moi, mes livres, mon festival de cinéma... Ce n'est pas une impression : c'est une réalité. Je me dis que c'est l'occasion, une fois encore, de passer cette soirée au crible de la lucidité, de l'honnêteté. C'est là, dans la pensée d'Edgar Morin, ce qui me touche au plus près : sa lucidité sur lui-même. Il n'hésite pas dans le *Journal de Sisyphe* à se fustiger – non ce n'est pas le bon mot il n'y a aucun masochisme ici – à ouvrir grand les yeux sur une petite bassesse ou un grand dérapage mental.

Deux exemples. Le premier sur un registre lourd.

Il apprend la mort d'un ami qu'il n'avait pas vu depuis vingt ans. Regret. Et voilà qu'affleure à sa conscience un autre sentiment parfaitement inavouable, sauf quand on s'appelle Edgar Morin : un sentiment de soulagement : « *C'est lui et ce n'est pas moi. Quelle honte... Mais j'essaie de regarder plus encore dans le trou, et je découvre, non, le mot n'est pas juste, car je le savais, mais je le gardais dans mon subconscient, donc je perçois*

que lorsque je lis le journal ou écoute les nouvelles, j'attends un mort à dévorer qui ne soit pas moi. Non pas n'importe quel mort mais un mort connu de moi, un mort proche, un mort ami. » (*Journal de Californie*). Cette honnêteté me chamboule.

L'autre exemple moins grave. Mais quand même. « Paris ; pourquoi brusquement cette lèche à F ? Je le croise devant le Seuil. Je lui fais grand éloge de sa revue (que je n'ai jamais lue) *Echanges de coquetteries*, où j'ai été le provocateur. On se quitte comme deux vieilles putes. Pourquoi ? Je crois comprendre. A certains moments je sens que j'ai trop d'ennemis, et des ennemis que je me fais par négligence, indifférence, et vite, alors, je fais un compliment littéraire. » (*Journal de Californie*).

Selon le philosophe, cette lucidité – qui constitue la matière de son livre *Autocritique*, récit de son aveuglement vis-à-vis du PC et comment cette prise de conscience a fondé son éthique – permet de comprendre, au moins un peu, l'autre. Cette attitude individuelle serait riche de retombées au niveau des relations amicales, familiales, et bien au-delà. Car, l'honnêteté-lucidité vis-à-vis de soi-même favorise la compréhension de l'autre, qui, elle-même, nourrit une attitude, celle de la résistance à la barbarie du monde, barbarie qui sévit, mine de rien, dans notre quotidien ». Comment ? En créant des » zones de non-cruauté » autour de soi. Cette règle de conduite, apparemment minimaliste, est en fait plutôt exigeante. Essayez donc voir ! Par exemple taire un mot d'esprit qui froisserait l'autre. Cela pourrait aussi se traduire par le mot de bonté – qualité peu prisée – qu'Edgar Morin réhabilite brillamment en citant son cher Beethoven : « (...) je suis un débonnaire. C'est ma façon d'être, de penser, de réagir qui me met en situation de rébellion ou de révolte ; Je n'aime pas me courber. J'obéis à Beethoven qui a dit : « Je ne m'incline que devant la bonté. » (*Mon Chemin*). Ce concept de non-cruauté ne m'a plus quittée. Je tente de le mettre en pratique dans ma vie et quand j'ai failli, je le sais et je le déplore.

Au moment précis où je rédige ces lignes dans mon « bureau de bistro », comme je lève les yeux pour chercher un mot, je rencontre le regard d'un homme jeune, assis en face de moi : « Je vois que vous travaillez sur Edgar Morin (il y a *Mes démons* à côté de mon thé). Puis-je vous demander ce que vous faites ? » Je raconte à Younes, prof d'histoire-géo à Aulnay-sous-Bois, quel est mon projet avant de m'enquérir de la raison de son intérêt. « Je ne sais pas » me dit-il. Il réfléchit : « Son engagement, notamment en Amérique latine ». Il s'arrête avant de poursuivre : « Et puis il a l'air tellement sympathique, tellement bon ». Je ne sais plus s'il a employé ce terme « bon » ou bien celui de « généreux ». Il me demande quelques éclaircissements sur la « complexité » que je lui donne tant bien que mal et je me remets avec un sacré élan au boulot.

Foncièrement bon donc, Edgar Morin est aussi, sans retenue, « foule sentimentale ». Sa relation avec sa troisième femme (oui, il a un côté « bon Barbe Bleue » : il a récemment convolé en justes noces pour la quatrième fois dans son havre de Montparnasse) sa relation est très forte, très tendre... et très sentimentale. Il la soigne de nombreuses années, sa mort le dévaste. Il a écrit un livre sur elle *Edwige, L'inséparable* (Fayard 2009) qui m'a touchée et troublée. L'intellectuel brillant avait disparu derrière un homme en grande peine qui parlait de sa femme comme mon père parlait de la sienne, ma mère, morte à la même époque. La même adoration. Une dévotion absolue que j'avais du mal à comprendre. J'ai découvert aussi que mon père et l'écrivain avaient pratiquement le même âge. J'ai offert le livre à mon père qui l'a lu d'une traite, bouleversé. Je lui ai suggéré d'envoyer un mail à Edgar Morin. Je pensais qu'il n'oserait pas, mais Il l'a fait avec une simplicité et une intelligence de cœur désarmantes. L'écrivain a répondu par un mail très affectueux. Je lui en ai su infiniment gré. Tout en étant dans des univers

complètement éloignés, ils communiaient dans le même chagrin, les mêmes sentiments. Les mêmes fantasmes sans doute, tant les épouses disparues étaient devenues des figures quasi sacrées. Je n'en sais rien, à la vérité, pour l'épouse d'Edgar Morin, mais je sais bien que ma mère n'était pas cette perfection faite femme. De fait, ni l'un ni l'autre ne cachent les faiblesses, les travers, les manies de leur compagne. Simplement ils les transforment en d'irrésistibles traits de caractère...

Edgar Morin a également ceci de commun avec mon père : il ne vieillit pas. Les deux hommes sont dans les mêmes tranches d'âge et leur vitalité est telle que les années passent sur eux sans les marquer. Ils gardent, et l'un et l'autre, leurs yeux d'écureuil à la fois tristes et joyeux. Ils sont sentimentaux et gourmands de la vie. Il y a peu, j'ai envoyé à mon père cet extrait du *Journal de Californie* tant je savais que ça lui parlerait (il habite Marseille et se baigne tous les jours jusque tard dans la saison) : « *J'aime plonger dans la vague qui elle-même plonge au-dessus de moi, m'engouffrer dans elle qui s'engouffre, me défaire en elle, avec elle, puis remonter, réémerger, renaître... Ah, après, et durant plusieurs heures, je me sens mieux que mieux : meilleur. Je suis content de mon corps brun* » ajoute-t-il sans vergogne ; et je trouve ça charmant !

J'ai aussi envoyé à mon fils, fan de surf, cet autre extrait « *La plage. Des surfers. On m'assure qu'un surfeur ne pense qu'au surf. Comme je le comprends. Mieux que le Christ : glisser sur l'eau, se laisser porter, debout, sur la crête de la vague jusqu'à, le plus tard possible, défaillir, s'écrouler. C'est faire l'amour avec l'océan.* »

La remarque du prof de banlieue (un prof heureux ça mérite la précision) sur l'Amérique latine pointe une des impasses que j'ai faites en 1999 et j'allais la réitérer, sans doute parce que je connais très mal ce continent. Pourtant, il est primordial dans la vie d'Edgar Morin « *En 1961, à 40 ans, l'Amérique latine entre dans ma vie pour toujours* » écrit-il dans *Mon chemin*. C'est ce continent qui, le premier, accueille sa pensée, la reconnaît, la met en pratique - l'Unesco a créé une chaire itinérante sur la pensée complexe basée à l'université de Salvador, en Argentine, qui opère en Amérique latine - alors que l'Europe, et singulièrement la France, attendent le tournant du XXI<sup>ème</sup> siècle pour s'aviser qu'ils ont un visionnaire à leur disposition. Ce que le philosophe appelle sa « politique de civilisation » (expression reprise au vol par un Sarkozy bien inspiré ou bien conseillé, las ! sans aucune suite) propose une façon de se sortir de la crise mondiale qui passe par une métamorphose du « système Terre », et donc d'abord par une Réforme liée de près à la mise en application de la pensée complexe. Même si l'ensemble est très séduisant, je ne suis armée, ni politiquement, ni philosophiquement, ni techniquement pour juger de sa possible mise en pratique. Et aussi je suis moins sous le charme de ce Morin-là, « prophète », « vieux sage », surtout quand il signe, avec Stéphane Hessel, *Le chemin de l'espérance* (Fayard 2011), sans doute son seul ouvrage un peu pontifiant et surtout si bref qu'il en est réducteur.

Reste que, sur le seul plan de l'éducation qui, en cet automne où je rédige ces lignes, agite encore plus qu'à l'accoutumée le monde scolaire, la mise en œuvre de la Réforme selon Edgar Morin bouscule nos catégories de pensée dans ce domaine de l'apprentissage. Il s'agit de « relier les connaissances » (c'est le titre d'un de ses livres paru au Seuil en 1999), mais aussi de traiter, de l'école jusqu'à l'université, des problèmes fondamentaux que sont les risques d'erreurs et d'illusions dans la connaissance, l'identité humaine, l'ère planétaire, la compréhension humaine, l'affrontement des incertitudes, l'éthique de l'humanité. Ces propositions ont été éditées dans un rapport commandé par l'Unesco *Les sept savoirs nécessaires à l'éducation du*



*futur* qui s'est vendu à 120 000 exemplaires au Brésil et à 5000 en France... Sept savoirs, sept trous noirs, insiste Edgar Morin, dans tous les systèmes d'éducation de la planète. Oui, j'ai traité un peu vite du Morin politique. Au monastère de Saorge, où je boucle ce chapitre, l'auteure de théâtre Monique Enckell me fait remarquer ce manque. Pour elle c'est une facette essentielle de l'homme et de l'écrivain. Au point qu'une de ses pièces « *Humain mais pas trop* » a en guise d'exergue une citation de celui-ci : « *Deux barbaries se retrouvent plus que jamais alliées : la barbarie venue du fond des âges historiques, qui mutilé, détruit, tortue, massacre ; et la barbarie froide et glacée de l'hégémonie du calcul, du quantitatif, de la technique, du profit sur les sociétés et les vies humaines.* Les oreilles d'Edgar ont du siffler ce soir-là...

Pour être, enfin ! un peu irrévérencieuse à l'égard de mon idole, je le moquerai volontiers sur la façon dont il a transféré son obsession de réforme de vie personnelle en réforme planétaire... Je l'ai dit déjà, à la fin de l'entretien, il avait évoqué, me montrant son bureau submergé, la nécessité et l'urgence qui le taraudaient à trier, choisir, renoncer, ne plus se laisser dévorer par sa curiosité, sa gourmandise voire sa voracité, retrouver l'essentiel ; la famille, les amis, les instants poétiques, ce qui lui « donne passion et compassion »... On retrouve ce désir, intense jusqu'à la souffrance, dans plusieurs de ses livres. « *Il est vrai que je m'intéresse à trop de choses. Il serait peut-être temps que je commence à faire mon deuil de certaines d'entre elles, mais je n'y arrive pas (...)* » Sans doute cette impossibilité fait-elle écho chez beaucoup de ses lecteurs, chez moi en tout cas oui. Profondément. Et je me réjouis de ces correspondances... L'ennui, quand on connaît quelqu'un aussi intimement à travers ce qu'il a écrit, c'est qu'on a l'impression que l'inverse est vrai. Mais non. Edgar Morin ne sait quasiment rien de moi...

Encore une lacune dans mon interview de 1999 : il n'y avait aucune question sur sa judéité. Cette absence s'explique sans doute par mon attachement très fort à Israël (je suis née en 1948 comme cet Etat) car Morin ne fait pas de cadeau à l'état hébreu. Son article paru en 2002 dans le Monde « *Israël-Palestine : le cancer* », co-signé Saim Naïr et Danielle Sallenave, qui a fait beaucoup de bruit (Françoise Giroud entre autres réagira dans le même quotidien) et lui a valu de sérieux ennuis, n'était pas paru quand je l'ai rencontré. Il s'explique très clairement sur sa position dans *Mon chemin* : son soutien à la cause palestinienne n'implique pas la contestation de l'état juif, mais il se donne le droit de critiquer ce dernier. Ce qu'il fait. Sans prendre de gants. Et dans l'article incriminé, il le dira, certains de ses mots avaient débordé sa pensée. Reste que ses parents étaient des juifs séfarades de Salonique, le grand port macédonien de l'empire ottoman, venus de Livourne en Italie avant de rejoindre la France en 1911 quand Salonique est devenue grecque. *Chez les Nahum*, dit-il dans *Mon Chemin*, *comme chez les Beressi* (la mère), *on ne fréquente pas la synagogue en temps normal, et on a oublié la musique traditionnelle judeo-espagnole : on écoute les musiques espagnole ou italienne, et on fredonne les chansons des cafés-concerts de Paris.* « Vidal, son père, à qui il a consacré tout un livre (*Vidal et les siens*) offre à son fils une éducation un tantinet harcelante sur le plan matériel (en gros : mets une écharpe ou ne bois pas d'eau froide), mais très libre sur les plans spirituel et intellectuel. Le jeune Edouard se fait tout seul dans les rues de Ménilmontant, chez les bouquinistes, au cinéma, sa grande passion qui perdurera – *Le cinéma, ou l'homme imaginaire*, paru en 1956 a nourri des générations de cinéphiles. Bref Edgar Morin (Morin est son nom de résistant) se comporte en électron libre, ici comme ailleurs. Jusqu'à sa façon, dès ses premiers textes, de marier le scientifique et le poète. Ainsi relevant la formule consacrée « Le petit oiseau va sortir », il note : « *L'identification affective de l'oiseau et de l'âme est universelle. L'âme s'échappe oiseau du*

*mort dans certaines cultures africaines et cette grande âme qu'est le Saint-Esprit s'incarne en oiseau. » Le petit oiseau va sortir » s'adresse donc à l'âme : elle vous sera prise mais sera libérée et s'envolera légère. » Dans son livre consacrée à sa femme Edwige, il y a un très joli passage où il veut voir l'âme d'Edwige dans un oiseau mexicain.*

*Libre : « Je marche dans la rue, les idées me traversent comme des hirondelles. » Si Edgar Morin était un animal, il serait sans conteste un oiseau. Libre et pourtant habité par des forces supérieures : « La moindre chose me semble étrange, tout m'est étrange. Plus les choses sont familières, plus elles sont étranges. Sentiment somnambulique. Sentiment de possession : je sais que je suis possédé par des forces, des djinns très différents les uns des autres et qui me dépassent. »(Journal de Sysiphe). Ce n'est pas une remarque anodine, mais une vraie conviction qui se traduit par un projet d'écriture . A une question de Dénane Kareh Tager sur les limites de la raison, sur le Mystère, il répond : « J'ai un projet de livre pour lequel je prends des notes qui s'intitulent « Quelques pas vers l'indicible », et qui concerne les limites : les limites de la pensée humaine, de la raison, de l'esprit, les limites de la connaissance (...) J'ai envie de m'approcher du mystère, mais jusqu'où peut-on l'approcher ? »*

On attend vos réponses cher Edgar Morin.

